

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 48

Artikel: Onna bouna vilhiè : cllia dau coucon
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
 Administration (abonnements, changements d'adresse),
 Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
 GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
 Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
 „PUBLICITAS“
 Société Anonyme Suisse de Publicité
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
 six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
 ANNONCES : Canton, 5 cent. — Suisse, 20 cent.
 Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 30 novembre 1918. — Autour du Rhin. — Un retour de foire. — Les vieux poètes (Panard). — Onna bouna vilhié (L. Favrat). — La montée à l'alpage (L. Visinand). — La vie (Baudé de Maurecey). — Sobriquets des communes et villages vaudois, suite et fin (Mémine). — Le « Motzon ». — Vive, la Suisse ! — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

AUTOUR DU RHIN

Un vieux numéro du *Gaulois* de Paris — il date de 1899 — nous tombe par hasard sous la main. Nous y trouvons, sous le titre : *Nous l'avons eu, votre Rhin allemand...* un article auquel les événements actuels donnent un regain particulier d'actualité. C'est ce qui nous engage à en reproduire quelques extraits. Cet article est signé du pseudonyme : « Tout Paris. »

Les Allemands ont l'enthousiasme débordant quand leur patriotisme vibre. C'est une justice qu'il faut leur rendre ; ils sont fanatices de l'honneur allemand. Encore à cette heure, le nom de Nicklauss Becker éveille en eux d'ardents transports.

C'est Becker qui prit prétexte des événements de 1840 pour lancer sa chanson :

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand !

Il ne se doutait pas que ses couplets voleaient bientôt sur toutes les bouches germaniques, comme une protestation vengeresse contre cette politique belliqueuse qui poussait alors la France à revendiquer l'autre rive du Rhin.

C'était un Prussien pur que ce Becker. Il était venu au monde en 1816, à Gellinkirchen. Son génie poétique ne le tourmentait guère. Il avait commencé à étudier le droit à Bonn. Mais il était pauvre ; sa petite escarcelle s'épuisa vite ; et il se trouva réduit à un écritoire d'expéditionnaire chez le greffier de l'endroit.

Il mettait tranquillement du noir sur du blanc, lorsque parvint jusqu'à Bonn le cri du parti français de la guerre. Cet appel aux armes fit tressaillir les susceptibilités rhénanes. La colère, en quelques semaines, gagna toute l'Allemagne. Becker, qui avait déjà « taquiné » la muse à ses heures perdues, s'avisa de traduire en rimes sonores l'émotion du pays natal, et il écrivit son hymne de provocation.

Le succès fut rapide et grand. On répétait bientôt ses vers dans les salons, les cercles d'étudiants, les brasseries, de Munich à Berlin.

Le roi de Bavière lui envoya une coupe d'honneur. Le roi de Prusse lui octroya une pension lui permettant de reprendre ses études de droit.

Un éditeur de Cologne profita de cette heure de vogue pour rassembler les quelques pièces du jeune débutant qui, obscur hier encore, était en passe de devenir célèbre.

Le pauvre garçon, déjà malade, ne s'attendait pas à ces ovations bruyantes. Il se remit tout doucement à sa jurisprudence et il s'éteignit bientôt, le 28 août 1845, comme s'il eût regretté d'avoir tant fait parler de lui.

Depuis, il semblait dormir tranquille dans le cimetière de son petit village ; mais on a décidé

soudain de lui ériger une statue. Le Kaiser s'est inscrit, en tête des listes, pour deux mille marks.

On inaugura ces jours-ci — c'était donc en 1899 — le bronze qui doit immortaliser l'humble barde du *Rhin allemand*, jeté à la face de la France, il y a bientôt soixante ans, comme un défi.

* * *

Ce fut une vraie bataille littéraire que provoqua la chanson de Becker. Le génie de Lamartine, toujours planant dans la sérénité du ciel, au-dessus des vives querelles humaines, répondit par sa noble *Marseillaise de la paix*, qui parut dans la revue de M. Buloz. On eût dit l'idéale fraternité des êtres portée jusqu'à l'abnégation magnanime et, pour toute réplique à l'insultante apostrophe, tendant au monde la branche d'olivier.

L'esprit parisien estima la revanche trop bénigne et les gazettes satiriques accablèrent le grand poète de leurs traits les plus acerbes. Ce fut Alfred de Musset qui releva le gant du poète allemand.

Le vicomte Delaunay, sous le masque duquel tout le monde reconnaissait la spirituelle Madame de Girardin, a raccompagné à sa manière comment Musset fut amené à composer cette répartie cinglante. Mais Paul de Musset en a plus exactement rapporté les détails dans la biographie de son frère.

On déjeunait en famille, le 1^{er} juin 1842, lorsqu'on apporta la *Revue des Deux Mondes*. Le sommaire annonçait les couplets de Becker et des vers de Lamartine. Musset courut à la page où ils se trouvaient. Il les parcourut et il se trouva aussi indigné des uns que des autres. Puis, frappant la table d'un coup de point violent, il la quitta et se précipita dans sa chambre.

Il en sortait, deux heures après, tenant à la main sa fulgurante réplique à Becker :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
 Il a tenu dans notre verre,
 Au couplet qu'on s'en va chantant
 Efface-t-il la trace altière
 Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

On connaît cinq autres strophes. La France tressaillit à cette voix du jeune poète, qui faisait revivre tout un passé d'armes et de gloire.

Musset était sous le coup d'une fièvre chauvine qu'il avait prise en relisant tout d'un trait le *Mémorial de Sainte-Hélène*, dont il récitait par cœur des pages tout entières. Et c'est cette fièvre qui communiquait à sa verve ce fier éclat emporté, cette furie vengeresse.

Il se produisit alors de ce côté-ci du Rhin un courant de flamme patriotique au moins égal à celui qui s'était manifesté de l'autre.

La « Chanson de cabaret », ainsi que la qualifiait dédaigneusement Lamartine, piqué au vif de la leçon, eut un retentissement universel. Le duc d'Orléans envoya sous main les plus chaleureux compliments à l'auteur. Le *Rhin allemand* fut mis en musique par plus de cinquante compositeurs. On le répétait, on l'acclama partout, dans les cafés et dans les rues.

L'armée en adopta un des airs les plus populaires, et il se répercuta dans toutes les casernes.

Des officiers prussiens envoyèrent des cartels au poète qui n'en avait cure.

Que fut-il advenu à ce moment psychologique de son histoire, si la France, forte par son armée, fière de ses conquêtes d'Afrique, illustré par ses princes et par ses généraux, avait subi l'entraînement lyrique et avait marché sur le Rhin allemand, qu'avait glorieusement franchi Louis XIV ?...

UN RETOUR DE FOIRE

C'était à la foire de Moudon, vers la fin de 1865. Un campagnard des environs avait si bien fait honneur au bon vin de cette année qu'il roula sous la table et n'en bougea plus. On ne put pas le réveiller, encore moins le remettre sur ses jambes. Des farceurs le transportèrent dans la diligence qui partait pour Lausanne, payèrent sa place et le remirent aux bons soins du postillon.

Bercé par le mouvement de la voiture, notre homme ronfla jusqu'à la capitale. Place Saint-François, ayant mis péniblement pied à terre, il demeura sans bouger un long moment, écarquillant des yeux où se lisait son étonnement et où l'entendit murmurer :

— Clia granta tzzeraire !... Cliau biantà maisons !... Iô d'ao diabillio, su-io ?

LES VIEUX POÈTES

Un rien.

Un rien est de grande importance,
 Un rien produit de grands effets ;
 En amour, en guerre, en procès,
 Un rien fait pencher la balance,
 Un rien nous pousse auprès des grands,
 Un rien nous fait aimer des belles,
 Un rien fait sortir nos talents,
 Un rien dérange nos cervelles.
 D'un rien de plus, d'un rien de moins
 Dépend le succès de nos soins.
 Un rien flatte, quand on espère ;
 Un rien trouble, lorsque l'on craint.
 Amour, ton feu ne dure guère :
 Un rien l'allume, un rien l'éteint.

PANARD.

ONNA BOUVA VILHIE

Cilia dau coucon.

ÉTAI la faire d'Orba. On certain compa-
 guon, dè Mathoud au bin de Trevcovaz-
 gnes, lai étaï z'allà et l'avâi fê onna bouna
 patze, câ sein lo mein dè doze louis que reim-
 portâvè por onna valze que l'avâi vei do. tui
 stu compagnon sè peinsa dinse devant que dè
 parti : Tè faudrai prau atzetù on coucon por
 ton bouébo. L'atztîè son coucon, tsi Sangroube.
 N'étaï pas onna navetta, l'étaï on bâton. Fourré
 son bâton dein sa veste, et lo vatelé via, ein
 tzantein, ein lutzeyein, gai qu'on pinson, câ

l'avâi arrosâ la patze. Mon gaillâ avâi dza fé onn'haura dè tzemin einveron, câ faut vos dere que lai a atant dè Mathoud à Orba que dè Faoug à Aveintz; iô quand fu arrevâ vé lo Botzalet — l'è on petit bou qu'a on crouio renom, à cein que dian : lai a la chetta, le nion-ne-l'ô, lè revègnein, lè porta-bouennâ et tot lo bataclian, sein comptâ qu'on lai a z'u tiâ dei dzein — quand fu dan vê lo Botzalet, vaitsé on tzéva qu'arrevâ au grand trot et on hommo dessus; et que fâ mon gaillâ ? Ie tré son coucon, tè meré stu l'hommo avoué et lai crié : La bourse ou la vie ! Iô vatequie l'hommo que chautè bas dè tzéva, que chautè lo terreau, et qu'fot lo camp amont contre Valeyres. — « Reveni dan, reveni dan, l'è po rire ; reveni dan, n'è pas dè bon ! » que lai crié l'autro. Auh vouai ! l'hommo felâv qu'on perdu, pè le tzan, pè lè prâ et l'étai dza quart-d'haura via que l'autro lo criâvè adi. Iô mon gaillâ s'apècâi que l'hommo a prâi l'affère tot dè bon ; et ie reinfatté son coucon dein sa catzetta ein sè desein dinse : « T'einlevâ pire, tè vaquie on biau l'hommo ! Que faut-te fêre dè ci tzéva. » — Que faillâi-te fêre ? Preind lo tzéva pè la breda et lo raminè à Mathoud, au Bras-d'Or, tzi lô villio Burdet que tegnai l'auberdo. — Dinse et dinse, vaquie on tzéva que vo faut reduire tant qu'on vignè lo reccliamâ. — Lo villio Burdet preind la lanterna et ie sort devant l'ottò po vêre ci tzéva. — Hê lo diable tè boulrai se n'è pas noutron Bron ! — Et l'étai bin son Bron, qu'on vegnâi dè lai robâ ; câ ne l'ai avâi pas onn'haura que l'avâi abrévâ et rattatzi à l'étrablio, que ne cliousâi qu'avoué on pécliet de bou. Iô lo villio Burdet fut be-naiso, vo paudé craire, et sein lo mein dè due bottoliè que paâ à stu compagnon que l'ai avâi ramena son Bron.

On bordzâi dè Losena et dè Palindzo.
(L. FAVRAT.)

Mobilisation accélérée. — Rencontré dans une rue de Lausanne, le jour de la mobilisation accélérée de la 1^{re} division, un petit char d'enfant que conduisait un bambin. Sur le char deux sacs militaires et deux fusils. Marchant aux côtés, tout tranquillement, les deux troupiers propriétaires des sacs et des fusils.

LA MONTÉE A L'ALPAGE

D'fouri, vaitec lo signo,
L'herba crêt; no pôrun poyi.
Ermâlli, cajâ, boubo, dzigno,
Faut tsantâ, faut ché redzoï,
Allen, boubo, faut tsantâ.
Voaste vaf vers nouthonr tsalé,
Fro amon l'è tot reverdi,
Appliey dan nouthra cavale,
Fau modâ, no chen dza tardâ.
Dépatzen-no dè modâ.

Conserva-vo, poura mère
Et ti haou que rechtan ou bas.
Lé d'amon no volun prao fêre,
Diu ne vo abandenerai pas.
Adu-si-vo ; v'en modâ.

Vo vundrai, galéjé felhie,
No trovâ apri lè messon.
Aportâ-no quotiè barelhie
Por tsantâ ti à l'unisson.
Chun mif d'amon quié aô bas.
Lè senau et lè senaillé,
Ou tropi l'aidiont a dzeilli.
Modzenet, tsevri et tsevrailhie,
Tot chen va ché regouguelhi.
Allen boubo, faut yi-ha.

Quain plaisir : du la montagne
Vayen tot nouthonr bi payi,
Che lè, ché vegnè, ché campagne.
Runcochun por no égayi,
Chon bonheur, volun tsantâ.

N'un di grô bouné j'ermâllié,
Che plié tâ Diu de lè bénî
Et que la cheindâ i lau baillé,
Lo gournai chara achtou garni,
Lo fretat l'araâ a chalâ.

Che n'ein lo bonheur, la tsanhe
Et que bun l'aille nouthonr train,
N'arun prao buro, prao pedanhe,
I né no manquéré de run.
N'arun prao de quié tsantâ.

Chu lè tzâu l'herba l'y est fina,
Plie fina quié l'herba di prâ.
No pourun medzi prao crâma,
Malgrâ chun, lô fré charé grâs,
Lè boubo lai vindront grâs.

L'auton, tirerun di batzé
Dé nouthonr muton et dzoven,
Gagnerun onco chu lè vatzé,
L'an dza fé on tou gros l'aumen.
N'ein prau fun dè quié hivernâ.

Ti ein pé, djamé ein guerri,
Princ' et rai, ne chant plie heureux quié no.
Ne lai a pas dzein chu la terra
Plie contein, plie dzoyau quié no.
Ti lè dzor no poén tsantâ.

Quand vundrai à la déchinta,
Que lo tun i charé fini,
N'arun na tota grocha réinta,
Féthérun ti la Chaint-Denis,
Bairun de bon vun aô bas.

L. VISINAND.

LA VIE

La définition que voici, de la vie, fut publiée jadis dans la *Revue du dimanche*.

ENFANCE, berceau, pleurs, langes, lait, som-
[meil, cris,
Soupirs, gâteaux, joujoux, soupirs, désirs,
Bobos, fluxions, soins, flèvres, médecins, rages,
Gentillesse, désirs, colères, joujoux, ris —
Orages,

Après ? Collège, ennui, rêve, espoirs, coloris,
Soleil, esclave, pleurs, somnolence, mirages,
Travail, bâchots, bobos, quinine, soins, tirages,
Fatigue, ardeurs, désirs, promenade, Paris. —

Gardénia, dandisme, espérance, caresses,
Amours, tourments, erreurs, lassitudes, paresse. —
Après ? — Deuils, nuits, regrets, seul, mariage,
[effort,

Enfants, tourments, combats, soupçons, baisers,
Azur, ténèbres, fleurs, ivresse, ennui, deuils,
[alarmes,
Après ? sénilité, soupirs, râle. — Après ? Mort.

BAUDE DE MAURGELEY.

SOBRIQUETS DES COMMUNES

ET VILLAGES VAUDOIS

III

Sagne (Ste-Croix) : cabbé (vache engrâissée pour l'abatage).

St-Cergues : saint-fregnî.

St-Saphorin : assassin. — Les gots se dit des gens de Lavaux, ces deux mots pour la rime évidemment.

Sarzens : les encouennas, les bordons.

Sassel : tsassaions (chasseurs médiocres. — Taille-sassi, gran cuti).

Séchey : setse faye-bée, bêlement.

Sollat : trolley-laitia (presse petit-lait).

Sottens : sotte-dzeins.

Sullen : rebatte-farçon (épinards au jambon).

Suscévaz : casse-lena, soit casse-lentes, plutôt que casse-alènes.

Syens : trinna patte de chins (rime à Syens).

Tartegnins : rodze-guignon (souches rouges).

Tavernes : les djanmes (peu dégourdis).

Tercier : porte terrare (tire trones).

Thiolleyres : lei djanpiron (simples).

Trelex : lei écoualles.

Trey : lei betatxes (ventrus).

Valeyres-sous-Ursins : les molards.

Vallorbe : tire-lune, Vallorbe, Saint-Sorcier, maille-fer, tire-gaillé (?)

Vaugondry : lei tsats gris.

Vaulion : lei lèvron, fouetta levron, tire-lignu.

Villars-Bramard : ecorse renâ.

» **Burquin** : lei raitolas (roitelets).

» **le-Comte** : lei encouennas.

» **Lusseréy** : lei lao.

» **Mendraz** : lei peta laitia.

» **sous-Yens** : ou dit aussi les Setserons.

Vucherens : lei lutzerans et non les huzerans.

Vufflens : pè rodze (poil rouge).

Vugelles : lei lutzerous (hiboux).

Vuibroye : à Vibron vingt-quatre su n'a trouye.

Vuitteboeuf : bouna né à tu (?)

Vullierens : les culs soupplia.

Yvorne : quemanlettes (de quemanlettes : coin de fer avec anneau employé par les bûcherons); le bouc.

Le doyen Bridel dit dans son glossaire (page 307) : **Puro**, sobriquet des gens d'Orion, vient de **pur** (porc) parce qu'ils étaient beaucoup de cochons. Les trois autres cercles du district d'Aigle ont comme sobriquets : *Lei z'orgolhau de Bex*; *lei z'irrognes d'Aillo* (Aigle); *lei lare d'z'Ormonts*.

Les gens de l'Abbaye étaient appelés **abrami** par leurs voisins catholiques, comme les Fribourgeois appelaient les Neuchâtelois (qui portaient souvent un prénom tiré de l'Ancien Testament) **britchon**, diminutif d'Abraham.

On dit à Vallorbe :

Méfie-toi du serein

Soir et matin

Et des Combiers, toute la journée.

At Combier ne te fie

S'il ne te trompè, c'est qu'il t'oublie.

Les gens de Vallorbe appellent aussi les Combiers : les **Tche** et les **Combiers** des **Tchéttes**.

On disait aux gens de Ropraz :

Tsats founa de Ropraz,

Trinno n'a ratta avau lou prâ.

MÉRINE.

Echo de misère. — Entre deux vigneron, une année où la vendange n'avait pas été bonne.

— Quelle triste année ; jamais on n'a vu pareille récolte, si nulle ; nos anciens ne s'en souviennent pas, ni d'en avoir entendu parler.

— Pour ça, c'est vrai, faut espérer que l'année prochaine sera meilleure.

— Espérons-le, car à présent, quand on va à la cave on n'ose plus parler fort, il faut causer tout doucement.

— Comment ça ?

— Parbleu, il n'y a que les petits bossatons où il y a quelque chose, les gros vases sont vides, ils résonnent que l'on ne s'entend plus parler... ils font l'écho...

LE « MOTZON »

Le « motzon » est un bon vieux mot patois qui rappelle un long passé de veillées rustiques, dit le *Journal de Nyon*. La « motzé », c'est une mèche de lanterne qui pompe et fait brûler l'huile ; le « motzon » est naturellement une mèche plus courte ; c'était celle qu'on utilisait dans les creusets antiques, les « crozets », ces cadeaux de la civilisation romaine.

Avant l'emploi des lampes à pétrole, le creuset était quasi l'unique moyen d'éclairage ; il y en avait de simples et bon marché. On les accrochait à une sorte de chandelier de bois formé d'une rosace fixée au plafond, au-dessus de la table de famille, et d'une branche horizontale portant ou une chaîne, ou une tige verticale ; c'est à cette dernière que l'on suspendait le creuset.

Ah ! l'on ne voyait pas trop clair autour de ce « motzon » ! Ce n'était ni bec Auer, ni lampe Osram, ni même la lumière des lampes à pét-